

1.

J'ai offert le vieil ours en peluche à Lucy pour ses dix ans. Elle l'a aussitôt baptisé Mister Pickle. Il est installé assis, sur un lit fait au carré, recouvert de draps institutionnels aux coins impeccablement rabattus.

Le pauvre petit ourson, qui semble en permanence dépité, me fixe d'un regard vide. Sa bouche dessinée au fil noir s'affaisse aux commissures en un sourire contrit. Sans doute ai-je imaginé qu'il serait heureux, et même reconnaissant que je le sauve un jour. Certes, ce sont des pensées irrationnelles puisqu'elles concernent un animal en peluche, surtout si la personne qui les formule est une avocate, une scientifique et un médecin que l'on suppose logique, clinique et maîtrisée.

Des émotions brouillonnes se mêlent à ma surprise alors que je découvre une vidéo inattendue de Mister Pickle sur mon téléphone. La caméra fixe, sans doute logée dans le plafond et filmant par un mince orifice, devait être inclinée selon un angle plongeant. Je distingue le tissu moelleux des coussinets du jouet, les bouclettes du mohair vert olive qui couvre son corps, les pupilles noires, les yeux en verre ambré, l'étiquette jaune de la marque Steiff cousue à son oreille. Je me souviens de l'avoir mesuré : il n'excédait pas trente centimètres de hauteur, le compagnon idéal pour une comète du nom de Lucy, mon unique nièce, en fait mon seul enfant.

J'ai découvert l'ours il y a une vingtaine d'années parmi les bric-à-brac de Carytown, à Richmond, Virginie. Il gisait sur l'étagère éraflée d'une bibliothèque bourrée d'anciens beaux livres de jardinage ou consacrés aux maisons du Sud américain, dont se dégageait une odeur de moisi. Il était vêtu d'une sorte de blouse blanche miteuse dont je l'avais débarrassé. J'avais réparé ses accrocs grâce à des sutures dignes d'un chirurgien plastique. Il avait ensuite eu droit à un bain dans de l'eau tiède additionnée de savon antibactérien non agressif envers les couleurs, puis à un brushing très doux au sèche-cheveux. J'avais alors décidé qu'il était de sexe masculin et qu'il avait bien meilleure allure sans blouse ou autres vêtements ridicules. Enfin, j'avais annoncé à ma nièce qu'elle devenait l'heureuse propriétaire d'un ours nu.

Malicieuse, elle avait alors commenté : *si tu restes trop longtemps immobile, ma tante Kay t'arrachera tes vêtements, te douchera et te videra comme un lapin avec un couteau. Et puis, elle te recoudra et t'abandonnera tout nu sur une table.*

Inapproprié. Affreux. Pas drôle, de surcroît. À sa décharge, Lucy était âgée de dix ans à cette époque. Je crois presque entendre sa voix aiguë d'enfant, son débit rapide. Je m'écarte de la nappe de sang coagulé rouge brun, aux contours d'un jaune aqueux, qui macule le sol de marbre blanc. La puanteur semble obscurcir et souiller l'air ambiant. Des myriades de mouches s'entrecroisent, leurs ailes produisant une rumeur pleurnicharde. La mort est vorace et hideuse. Elle assaille nos sens. Elle déclenche tous les signaux d'alarme de nos cellules et menace notre survie. Soyez prudent. Restez en dehors. Cachez-vous. Et si vous étiez le suivant ?

Nous sommes programmés pour trouver les cadavres répugnants, pour les éviter du mieux possible. Pourtant, afin de préserver la tribu humaine, une exception est tolérée par ce puissant instinct de survie. Certains d'entre nous, fort rares, naissent sans être révoltés par les manifestations macabres. Au contraire, elles nous

attirent, nous fascinent, nous intriguent. Une excellente chose. Quelqu'un doit prévenir et protéger ceux qui sont restés de l'autre côté. Quelqu'un doit se charger de la pénible et désagréable vérité, afin de déterminer le pourquoi, le comment et le qui avant de se débarrasser des restes putréfiés, avant qu'ils n'indisposent davantage ni ne propagent d'infections.

Selon moi, ces êtres divergent des autres individus. De fait, nous ne sommes pas semblables, pour le meilleur ou le pire, et je l'ai toujours su. Offrez-moi cinq scotchs serrés et j'avouerai que je ne suis pas tout à fait « normale » et ne l'ai jamais été. Je ne redoute pas la mort. Je remarque à peine ses manifestations, hormis lorsqu'elles m'apprennent ce que je cherche. Les odeurs, les humeurs, les asticots, les mouches, les vautours et les rongeurs. Tous contribuent aux vérités qui m'importent. Il me faut reconnaître et respecter la vie qui a précédé la biologie finissante que j'examine et prélève.

Tout cela pour dire que je ne suis pas dérangée par ce que la plupart jugent bouleversant, perturbant ou repoussant. En revanche, je perds vite mon flegme dès que Lucy est concernée. Je l'aime trop, depuis le début. Dès que j'ai ouvert cette vidéo guet-apens, reconnu la porte couleur vanille du dortoir, je me suis sentie responsable, coupable, et peut-être était-ce le but. Je reste le principe d'autorité, la planificatrice, la tante trop aimante qui a envoyé sa nièce dans cette chambre en compagnie de Mister Pickle.

Il n'a pas beaucoup changé depuis ce jour où je l'ai secouru dans cette boutique poussiéreuse de Richmond, puis shampouiné. J'ai commencé ma carrière de médecin-expert dans cette ville de Virginie. J'ai beau fouiller ma mémoire, je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai aperçu le jouet, ni à quel endroit. J'ignore si Lucy l'a perdu, offert ou si elle l'a remisé dans un placard quelconque. Mon attention s'effiloche lorsqu'une violente quinte de toux résonne quelques

pièces plus loin, dans cette magnifique demeure où une jeune femme riche est morte.

– Mon Dieu, c'est quoi ça ? Mary Typhoïde est de retour ? braille le détective Pete Marino, enquêteur criminel du département de police de Cambridge.

En flic qui se respecte, il rouspète, invective, plaisante avec ses collègues.

Le policier du Massachusetts, dont j'ignore le nom, se remet peu à peu d'un prétendu « rhume d'été ». Cependant, je finis par me demander s'il n'a pas plutôt attrapé la coqueluche.

– Écoute-moi, espèce de chiffon molle... Tu me repasses pas ta saloperie, d'accord ? Je ne tomberai pas malade à cause de toi. Dégage un peu de mon passage, menace Marino avec sa coutumière délicatesse envers les malades.

– Je ne suis pas contagieux...

La phrase se perd dans une nouvelle quinte de toux.

– Bordel ! Mets ta main devant ta foutue bouche !

– Et je fais comment avec des gants de latex ?

– Eh ben, tu les retires !

– Exclu. Je ne serai pas celui qui a semé son ADN sur une scène !

– Ah ouais ? Parce que tu n'asperges pas les lieux de ton ADN à chaque fois que tu craches tes poumons ?

Les yeux rivés sur l'écran de mon Smartphone, j'évacue de mon cerveau Marino et le policier. Les secondes défilent sur la vidéo et la chambre reste déserte. Personne, hormis Mister Pickle, assis sur le lit martial, austère et inconfortable de Lucy. On croirait presque que des draps blancs et une couverture brun-roux ont été peints sur le mince et étroit matelas, orné d'un unique oreiller. Je déteste les lits qui évoquent une peau de tambour fermement tirée. Je les évite autant que faire se peut.

Le lit que j'ai fait installer chez moi est un de mes luxes préférés, avec son douillet matelas Posturepedic, ses parures en coton haut de gamme et ses couettes en duvet. C'est dans ce lit que je me repose enfin, que je

fais enfin l'amour, que je rêve ou, encore mieux, que je ne rêve pas. Je déteste me sentir empaquetée. Je refuse d'être ficelée, ligotée, enveloppée telle une momie, la circulation dans mes jambes gênée. Certes, les casernements, les dortoirs institutionnels, les hôtels pouilleux et les baraquements de toutes sortes ne me sont pas étrangers, mais je ne les ai jamais choisis. Néanmoins, Lucy est différente. Il serait très abusif de prétendre qu'elle a aujourd'hui adopté un mode de vie spartiate. Cependant, elle accorde beaucoup moins d'importance aux confort domestiques que moi.

Elle peut se contenter d'un duvet au beau milieu d'un bois ou du désert. Elle n'y verra aucun inconvénient pour peu qu'elle dispose de ses armes, de la technologie et qu'elle puisse se défendre de ses ennemis, qui que cela puisse être à ce moment précis. Lucy contrôle son environnement avec une telle opiniâtreté qu'il est impossible qu'elle se soit doutée que sa chambre était espionnée.

Elle ne savait pas. Absolument pas.

Selon moi, cette vidéo a été filmée il y a seize ans, au plus dix-neuf, avec un équipement espion en haute résolution très en avance sur son temps. Un système multicaméras mégapixel. Contrôlé par ordinateur. Une plate-forme flexible et ouverte. Un logiciel facile. Aisément dissimulable. À télécommande. Un produit issu d'un département recherche et développement en avance, sans toutefois être anachronique, ou faux. Exactement ce à quoi j'aurais pu m'attendre.

L'environnement technique de ma nièce est toujours en avance sur son temps. Elle aurait été informée des développements les plus sophistiqués des équipements de surveillance bien avant tout le monde, même durant la deuxième moitié des années 1990. Cela ne signifie en rien qu'elle ait installé elle-même des gadgets espions indécélables dans la chambre qu'elle occupait lorsqu'elle était encore à la fac, interne à l'académie du FBI, et déjà aussi secrète et circonspecte qu'aujourd'hui.

Les mots « surveillance », « espionnage » ne cessent de surnager dans mon esprit, puisque je suis convaincue que la vidéo que je visionne a été enregistrée à son insu. Je suis certaine qu'elle n'y a pas consenti et il s'agit d'un point important. Je ne crois pas non plus que Lucy m'a envoyé cette vidéo, même si elle semble avoir été expédiée de son numéro de portable « *In Case of Emergency* » (ICE), réservé aux urgences. Un autre point crucial. Problématique, également. Rares sont ceux qui connaissent ce numéro. En fait, les privilégiés se comptent sur les doigts d'une main. J'étudie avec soin tous les détails de la vidéo. Elle a commencé il y a dix secondes. Onze. Quatorze. Seize, maintenant. Je scrute les images filmées de différents angles.

Sans la présence de Mister Pickle, je n'aurais sans doute pas reconnu l'ancienne chambre du dortoir qu'occupait ma nièce, avec ses stores blancs à lattes, rabattues à l'envers comme une fourrure ou un tissu feutré brossé à contresens, une de ses manies qui m'a toujours un peu agacée. Elle a l'habitude de refermer les stores de cette manière. J'ai cessé de répéter que c'était un peu comme de porter un imperméable doublure à l'extérieur. Elle rétorque à chaque fois que, ainsi, il est impossible de voir l'intérieur. Quiconque pense de cette façon est sur le qui-vive, s'inquiète d'être épié, suivi, espionné. Et ça, Lucy ne le tolérera jamais.

Sauf si elle n'était pas au courant. Sauf si elle avait confiance en cette personne.

Les secondes s'égrainent et la chambre semble figée. Vide. Silencieuse.

Des murs de blocs de ciment et un sol carrelé blancs, des meubles bon marché au placage d'érable, tout est pratique, sans concession à un quelconque esthétisme. Pourtant, ce décor s'insinue dans un coin lointain de mon esprit, une zone de ma mémoire saturée de douleur que je garde scellée comme un squelette sous une dalle de béton coulé. Ce que je découvre sur l'écran de mon Smartphone pourrait être une chambre privée d'hôpital

psychiatrique. Ou les quartiers réservés à un officier en visite sur une base militaire. Ou alors un pied-à-terre minimaliste. Pourtant, je connais cet endroit. J'identifierais cet ours en peluche mélancolique n'importe où.

Mister Pickle accompagnait Lucy partout. Alors que je regarde l'ourson attendrissant, je me souviens de ce qui s'est déroulé durant ces jours anciens des années 1990. J'étais devenue médecin-expert en chef de l'État de Virginie, la première femme à obtenir ce poste. Je m'étais aussi retrouvée avec Lucy sur les bras après que mon égoïste de sœur, Dorothy, avait décidé de s'en débarrasser en me la refilant. Ce qu'elle avait présenté comme une courte visite à la tata s'était transformé en séjour à durée indéterminée. À cela près qu'il n'aurait pu survenir à un pire moment.

Mon premier été à Richmond : une véritable guerre des tranchées alors qu'un tueur en série étranglait des femmes chez elles, dans leur lit.

Le tueur était en pleine surenchère et ses meurtres gagnaient en sadisme. Nous ne parvenions pas à remonter sa piste. Nous n'avions aucun indice. J'étais toute nouvelle à ce poste. La presse et les politiciens me tombaient sur le dos en avalanche. Je devenais une sorte d'inadaptée. J'étais glaciale et distante. J'étais bizarre. Quel genre de femme pouvait se complaire à disséquer des cadavres dans une morgue ? J'étais désagréable, désobligeante, dépourvue de la moindre trace de charme sudiste. Je n'étais pas issue de Jamestown ni ne descendais du *Mayflower*. Une catholique non pratiquante, un pur produit du multiculturalisme de Miami, un peu trop large d'esprit. Néanmoins, il avait fallu que je débute ma carrière dans l'ancienne capitale des États confédérés, où le taux de meurtre par habitant était le plus élevé du pays.

Pour quelle raison la ville de Richmond détenait-elle le record des homicides ? Je n'ai jamais pu trouver d'explication satisfaisante, pas plus qu'au fait que les flics du coin s'en vantaient. Je ne comprenais pas non plus toutes ces reconstitutions de la guerre de Sécession. Pourquoi

célébrer cet évènement crucial aux yeux de beaucoup alors qu'ils avaient perdu la guerre ? Toutefois, j'appris vite à taire mes interrogations et lorsqu'on me demandait si j'étais yankee, je répondais que le base-ball m'intéressait peu. En général, cela coupait court à la discussion.

La griserie que j'éprouvai après avoir été une des premières femmes médecin-expert en chef des États-Unis perdit de son charme et se ternit bien vite. La Virginie de Thomas Jefferson me semblait ressembler bien plus à une ancienne et obstinée zone de combats qu'à un bastion de culture et de courtoisie. La vérité s'imposa, dans sa redoutable clarté. Mon prédécesseur à ce poste, un misogyne sectaire et alcoolique, était mort brutalement en laissant un désastreux héritage. Aucun anatomopathologiste certifié et expérimenté, d'une réputation digne de ce nom, ne souhaitait s'y coller. Du coup, une brillante idée s'était imposée aux messieurs qui se trouvaient aux manettes. Pourquoi pas une femme ?

Les femmes sont parfaites lorsqu'il s'agit de nettoyer le foutoir laissé par d'autres. Pourquoi donc ne pas trouver une femme médecin légiste ? Après tout, quelle importance si elle était jeune et sans l'expérience requise pour diriger les services médico-légaux de tout un État ? Tant qu'elle était experte qualifiée, acceptée devant les tribunaux, qu'elle savait se tenir, elle ferait l'affaire. Pourquoi pas une femme d'origine italienne, surdiplômée, perfectionniste dans chaque détail, obsédée par son travail, qui avait grandi dans l'extrême pauvreté, avait tout à prouver, d'une énergie sans faille, divorcée et sans enfant ?

Sans enfant, du moins jusqu'à l'inattendu. Lucy Farnelli, l'unique enfant de mon unique sœur, joua alors le rôle du bébé abandonné sur le paillason. À cela près que le bébé en question avait dix ans, connaissait mieux l'informatique et la mécanique que moi, ce qui ne s'est pas amélioré avec les ans, et qu'en matière de comportements appropriés, elle avait tout de la *tabula rasa*. Affirmer que Lucy était une enfant difficile relève de la lapalissade, comme de dire que la foudre présente

des dangers. Il s'agit d'un fait incontournable et qui le restera.

Ma nièce est, et demeurera, un défi. Immuable et insoluble. Toutefois, dans sa grande jeunesse, c'était une gamine impossible, une véritable sauvageonne. Une sorte de génie dès le début, en colère, belle, sans peur, sans remords, ardente, presque intouchable, ultrasensible et insatiable. Rien de ce que j'ai tenté pour elle ne pouvait être suffisant. Pourtant, j'ai essayé. J'ai essayé sans relâche, contre toute attente. J'ai toujours redouté d'être une mère médiocre. Je n'ai aucune raison d'en être une bonne.

En flânant dans cette boutique de Richmond, j'avais pensé qu'un ours en peluche pourrait apporter un peu de confort à une petite fille laissée pour compte, lui donner la sensation qu'elle était aimée. Tandis que je détaille Mister Pickle assis sur le lit de la chambre spartiate par l'intermédiaire d'une vidéo dont j'ignorais l'existence une minute auparavant, le choc se transforme en calme plat. Je me concentre. Je m'efforce de penser avec objectivité, clarté, de façon scientifique. Il le faut. La vidéo qui défile sur mon Smartphone est authentique. Il est crucial que je l'admette. Ces images n'ont pas été bidouillées ou Photoshopées. Je reconnais ce que je regarde.

L'académie du FBI. Le dortoir Washington. La chambre 411.

Je tente de me souvenir avec précision de la date à laquelle Lucy était interne là-bas, avant de devenir jeune agent. Avant de se faire virer. Virée par le FBI. Puis par l'ATF. Avant qu'elle ne devienne une sorte de mercenaire pour des opérations spéciales, ne disparaisse lors de missions dont je ne veux rien savoir. Puis qu'elle monte sa société de sciences légales informatiques à New York. Puis, qu'elle doive également quitter cette ville.

Les « puis » se sont succédé pour devenir aujourd'hui, un vendredi matin de la mi-août. Lucy a trente-cinq ans. Elle est maintenant une entrepreneuse très fortunée qui partage généreusement ses talents pour m'en faire bénéficier, ainsi que mon quartier général du Centre de sciences légales de Cambridge (CFC). Alors que je

détaille la vidéo de surveillance, j'ai le sentiment de me trouver dans deux endroits à la fois. Dans le passé, et ici maintenant. Tout est connecté. Un continuum.

Tout ce que j'ai fait, ce que je suis devenue, a progressé droit devant, une inexorable coulée de terre, me propulsant vers ce moment précis, ce lieu : dans ce vestibule de marbre éclaboussé de sang. Le passé m'a conduite ici, boitant, la douleur électrisant ma jambe blessée, alors que je contemple un cadavre en décomposition, étendu au sol, non loin de moi. En effet, le passé. Et sans doute bien davantage celui de ma nièce. Une galaxie de formes brillantes qui tourbillonnent et de secrets perdus dans un immense vide d'un noir d'encre. Les ténèbres, les scandales, les trahisons, des fortunes gagnées, perdues, puis regagnées, des tirs maladroits, d'autres réussis, d'autres à peine ratés.

Ces vies que nous partageons ont débuté pleines d'espoir, de rêves, de promesses. Elles ont progressivement viré au pire, puis au meilleur et finalement au tolérable, au presque bien, jusqu'au cauchemar survenu en juin dernier lorsque j'ai failli mourir. J'ai pensé que cette histoire d'horreur s'était évanouie, qu'elle avait libéré l'esprit de tous. J'avais profondément tort. On dirait que je suis parvenue à prendre de vitesse un train et que, brusquement, à la faveur d'un détour, il revient vers moi, sur d'autres rails, pour me heurter de plein fouet.

2.

Une voix, celle de l'officier Hyde, de la police de Cambridge, surnage.

– Quelqu'un a posé la question à la Doc ? Je veux

dire... l'herbe pourrait être en cause, non ? Tu fumes un max, tu planes et t'as la connerie de penser soudain *oh, et si je changeais l'ampoule alors que je suis à poil ?* C'est malin, non ? Ah ! Vraiment trop futé. Et tu te casses la figure de l'escabeau, au beau milieu de la nuit, alors que tu es seule dans la baraque, et tu te fractures le crâne.

L'officier Hyde se prénomme Park. Quelle idée ahurissante de baptiser ainsi un enfant, quitte à lui réserver tous les surnoms vexants possibles, surnoms qu'il ne laissera pas passer sans réagir, bien sûr. Pour couronner le tout, il s'agit d'un petit homme grassouillet aux joues constellées de taches de rousseur et aux cheveux roux carotte ondulés qui le font ressembler à une poupée de chiffon. Je ne peux distinguer sa silhouette d'où je me tiens. Cependant, j'ai l'ouïe très fine, presque bionique, tout comme mon odorat (du moins est-ce ce qui se répète).

Je me représente les sons et les odeurs à la manière des couleurs du spectre ou des différents instruments d'un orchestre. Je les différencie sans hésitation. Par exemple, les after-shave ou les eaux de toilette. Certains flics ont parfois la main lourde. Le parfum musqué de Hyde est aussi véhément que sa voix. Elle me parvient de la pièce qui fait suite à celle dans laquelle je me tiens. Il parle de moi, demande ce que je fais et si je sais que la victime consommait des drogues, qu'elle était sans doute timbrée, avec une grosse case de vide, bref tarée. Les flics errent dans la maison, plaisantent comme si je n'étais pas présente. Hyde mène la danse avec ses lourds et bruyants sarcasmes, ses incessantes digressions. Rien ne l'arrête, surtout lorsque je suis concernée.

Et Mordoc, qu'est-ce qu'elle a dégotté ? Et comment va la jambe du Chef Zombie après que... ? (Murmures et re-murmures) À quelle heure le comte Dra-Kay-la rejoint-elle son cercueil ? Merde ! Je suppose que c'est pas très adapté comme remarque, après ce qui s'est déroulé en Floride il y a deux mois de ça. Je veux dire, qui sait au

juste ce qui a pu se produire au fond de l'océan ? Qui peut affirmer que c'est pas un requin qui l'a esquinée ? Ou alors, peut-être qu'elle s'est accidentellement blessée avec son propre harpon ? Elle va mieux maintenant, non ? Je veux dire, ça a dû salement lui bousiller le moral ? Elle peut pas m'entendre, là ?

Ses paroles et ses murmures perceptibles m'environnent telles des échardes de verre, coupantes. Des bribes de pensées. Banales et sottes. Hyde est passé maître dans l'art d'inventer des surnoms stupides et des jeux de mots affreux. Me revient cette scène, le mois dernier, lorsque certains d'entre nous se sont rejoints au « point d'eau » de Cambridge, le bar Paddy's, pour célébrer l'anniversaire de Marino. Hyde a insisté pour m'offrir un verre, un truc bien *raide*, peut-être un *bloody mary*, une *mort soudaine* ou encore une *combustion spontanée*.

La composition du dernier cocktail me reste mystérieuse. Hyde affirme qu'il s'agit d'un whisky de maïs, servi flambé. Peut-être n'est-ce pas *légal* mais vous souhaiterez que ce soit le cas, a-t-il répété à cinq reprises au moins. Il est convaincu de posséder des dons pour la comédie et se produit parfois dans des boîtes et des pubs du coin. Il se croit très amusant. À tort.

– Mordoc est toujours dans les parages ?

Je jette mes gants de nitrile violet dans un sac rouge prévu pour les déchets biologiques. Mes boots recouvertes de protections en Tyvek arrachent un geignement au sol de marbre ensanglanté alors que je me déplace, le regard rivé sur l'écran de mon téléphone. Je réponds :

– Dans l'entrée.

– Désolé, docteur Scarpetta. Je savais pas que vous étiez à portée de voix.

– Si.

– Oh ? Alors je suppose que vous avez entendu ce que je disais.

– En effet.

– Désolé, vraiment. Comment va votre jambe ?

- Toujours attachée à l’articulation.
- Je peux vous apporter quelque chose ?
- Non, merci.

La voix de Hyde me provient de la salle à manger et j’ai vaguement conscience des flics qui vont et viennent, ouvrent placards et tiroirs.

- On va faire une descente au Dunkin’ Donuts.

Marino n’est pas avec eux. Je n’entends plus le grand flic et j’ignore quelle partie de la maison il inspecte, non que cela m’étonne. Il a l’habitude de procéder à sa manière et l’émulation n’est pas un vain mot pour lui. S’il y a quoi que ce soit à trouver, il veut être le premier. Je devrais d’ailleurs m’intéresser davantage à mon environnement. Mais pas maintenant. Ma priorité du moment se résume à cette image du 4-11, puisque c’est ainsi que nous avons appelé la chambre de Lucy au FBI, à Quantico, Virginie.

Jusque-là la vidéo s’écoule seconde après seconde, sans qu’aucune silhouette apparaisse, sans commentaire, pas même un sous-titre. Une image fixe de l’ancienne chambre austère de ma nièce. Je me concentre sur les sons lointains et diffus que je perçois dans le fond, augmentant le volume, mon écouteur sans fil à l’oreille.

Un hélicoptère. Une voiture. Des détonations distantes qui proviennent des champs de tir.

Un écho de pas, et je tends l’oreille. Mon attention rejoint le monde réel, le ici et maintenant, dans cette belle demeure ancienne qui s’élève en limite du campus d’Harvard.

Les plaintes des grosses semelles en caoutchouc des policiers en uniforme me parviennent comme ils se rapprochent de l’entrée. Hyde, pas plus que les autres, n’est enquêteur, ni technicien de scène de crime. Bref, des gens non essentiels qui n’ont pas grand rôle à jouer dans ce genre de circonstances. Cependant, nombre d’entre eux sont allés, venus, sortis, entrés depuis que je suis arrivée environ une heure plus tôt, peu après la

découverte du corps sans vie de Chanel Gilbert, trente-sept ans. Elle gisait dans le vestibule lambrissé d'acajou, non loin de la belle et robuste porte d'entrée principale.

Une découverte affreuse. J'imagine la femme de ménage qui pénètre par la porte de la cuisine, comme à son habitude ainsi qu'elle l'a expliqué aux policiers. Elle a dû aussitôt remarquer la chaleur qui régnait dans la maison. Elle a dû se rendre compte de la puanteur en provenance de l'entrée. Là, elle a découvert le corps de son employeuse affalée au sol, en décomposition, le visage livide et déformé au point que l'on croirait presque que notre présence l'insupporte.

Ce qu'a affirmé Hyde un peu plus tôt est en partie exact. Il semble que Chanel Gilbert se soit tuée en tombant de l'escabeau sur lequel elle avait grimpé afin de changer une ampoule du lustre. On dirait une mauvaise blague éculée. Et pourtant, détailler son corps svelte corrompu par les premières étapes du processus de décomposition, boursoufflé, certaines zones de la peau commençant à se désolidariser des chairs, ne prête pas à sourire. Elle n'est pas morte sur le coup de ses blessures au crâne. Elle a vécu assez longtemps pour présenter des contusions et que ses plaies enflent. Ses yeux exorbités ne sont plus que des fentes. Ses cheveux châtain, visqueux de sang, m'évoquent l'enchevêtrement d'une paille de fer rouillée. Selon moi, après être tombée, elle est restée au sol, inconsciente, saignant. Le cerveau a enflé, comprimant la moelle épinière en partie supérieure, jusqu'à provoquer une paralysie respiratoire et cardiaque.

La cause de la mort ne fait aucun doute dans l'esprit des flics, quoi qu'ils argumentent ou affirment. En réalité, leur voyeurisme l'emporte. Ils apprécient ce type de drames, c'est même un de leurs favoris, et peu importe si leur conduite frise l'indécence. *La victime devient coupable*. Au fond, tout est de sa faute. Elle est, quelque part, responsable de sa mort prématurée, une mort *stupide*. J'ai entendu l'adjectif à plusieurs reprises. Je suis toujours agacée lorsque je constate que les gens chassent de leur esprit les autres hypo-

thèses. De fait, la théorie d'une mort accidentelle ne me convainc pas. Trop d'incohérences et d'étrangetés. Si elle est bien morte la nuit dernière ou tôt ce matin, ainsi que le soupçonne la police, pourquoi le processus de décomposition est-il si avancé ? Alors que je tente de déterminer l'heure du décès, une expression de Marino ne cesse de s'imposer à moi.

Un véritable merdier. Grossier mais très évocateur. De plus, mon intuition s'oriente vers autre chose. Je perçois une présence dans la maison. Autre que celles des policiers ou de la femme défunte. Autre que la femme de ménage, arrivée à 7 h 45 ce matin, et qui a fait une découverte de nature à lui gâcher la journée, pour le formuler de façon bien plate. Une sensation me trouble, pour laquelle je n'ai aucune explication recevable, et dont je ne ferai part à personne.

En général, je ne partage pas mes « réactions instinctives », ainsi qu'on les nomme, mes intuitions, et certainement pas avec les flics ou Marino. Je ne suis pas censée avoir des impressions non démontrables. D'ailleurs, c'est encore plus cru que cela. Je ne suis pas censée éprouver de sentiments, et pourtant on me reproche une prétendue froideur. D'un côté comme de l'autre, je suis perdante. Rien de nouveau sous le soleil et j'y suis habituée.

Je suis plantée dans l'entrée, couverte de la tête aux pieds d'une combinaison de Tyvek blanc, mon téléphone serré entre mes mains dénudées, le corps de la femme morte à quelques mètres de moi, non loin de l'escabeau toujours en place. Une voix que je ne reconnais pas m'interpelle :

– M'dame ?

Je ne lève pas les yeux. Profession de la victime : non renseignée. Assez solitaire. Séduisante mais d'une façon plutôt sèche, presque dissuasive avec des cheveux châains, des yeux bleus, si je me fie à la photo de son permis de conduire que l'on m'a montrée. La fille d'une productrice d'Hollywood, un poids lourd dans sa profession, Amanda Gilbert, propriétaire de cette

belle demeure, en ce moment sur un vol qui relie Los Angeles à Boston. Voilà ce que je sais, et cela explique pas mal de choses. Deux flics de la police de Cambridge et un troisième des forces de police de l'État du Massachusetts traversent la salle à manger et discutent à perdre haleine des films qu'a, ou n'a pas, produits Amanda Gilbert.

– Non, j'lai pas vu. Mais j'ai regardé l'autre, celui avec Ethan Hawke.

– Et ce film, celui qu'ils ont mis douze ans à tourner. Celui où on voit un gamin grandir... ?

– Assez cool, je trouve.

– J'attends avec impatience de voir *American Sniper*.

Hyde y va d'un commentaire :

– C'est dingue ce qui est arrivé à Chris Kyle, non ? Incroyable ! Enfin quoi, tu rentres au pays, héros de guerre, avec cent quatre-vingts ennemis tués à ton actif et un tocard te bute dans un foutu stand de tir. C'est comme si Spiderman claquait d'une morsure d'araignée.

Les deux autres policiers restent dans leur coin, non loin de l'escalier situé à l'extrémité du vestibule. Ils ne s'approchent pas, rebutés par la puanteur qui s'élève tel un mur d'air chaud et pestilentiel. Hyde me détaille de ses yeux largement espacés, d'un ambre pâle, presque jaune, qui m'évoque un chat.

– Docteur Scarpetta ? Comme je vous disais, on va aller chercher du café. Vous voulez qu'on vous rapporte quelque chose ?

– Merci, ça va.

Non, ça ne va pas.

Je suis très loin d'aller bien, en dépit de mon attitude, alors que j'entends d'autres détonations en fond sonore de la vidéo et que les champs de tir me reviennent en mémoire. J'entends le claquement sourd du plomb contre des silhouettes mobiles en acier découpé. J'entends le ricochet plus clair des douilles sur les blocs de ciment des bancs de tir. L'écrasant soleil sudiste me brûle à nouveau le crâne et je sens presque la sueur

sécher sous mes vêtements de terrain. Une autre époque de mon existence, une époque où le pire et le meilleur se sont enchevêtrés.

Le policier du Massachusetts parvient à me proposer, entre deux quintes de toux :

– Une bouteille d'eau, peut-être, m'dame ? Ou un soda ?

Je ne le connais pas. Toutefois, nous n'allons pas nous entendre s'il persiste à m'appeler « m'dame ».

J'ai étudié à Cornell, à l'université de Georgetown pour le droit et à la faculté de médecine de l'université Johns Hopkins. Je suis une réserviste spécialiste de l'Air Force avec le grade de colonel. J'ai déjà témoigné devant des sous-comités du Sénat et j'ai même été invitée à la Maison-Blanche. Je suis le médecin-expert en chef du Massachusetts et je dirige les labos de sciences légales, entre autres choses. Je ne suis pas parvenue à ce niveau pour m'entendre appeler « m'dame ». Cependant, je réponds de façon affable :

– Rien pour moi, merci.

– On n'a qu'à acheter une dizaine de litres de café, dans leurs emballages spéciaux. Comme ça, on n'en manquera pas et ça restera chaud.

– Tu parles d'une journée pour boire un jus bouillant. Et si on optait plutôt pour une version glacée ?

– Bonne idée, parce que ici on pourrait se faire une séance de yoga Bikram ! Je veux même pas penser à la fournaise que ça devait être plus tôt.

Une quinte de toux lui répond d'abord, puis :

– Un four. Ni plus ni moins.

– J'ai l'impression d'avoir perdu deux litres de sueur.

– On devrait bientôt plier l'affaire, non ? Un simple accident, sans plus, hein, Doc ? La toxico devrait se révéler intéressante. Vous verrez ce que je vous dis. Elle était *stone* et, quand les gens sont dans cet état euphorique, ils pensent être parfaitement maîtres de ce qu'ils font, mais ils se plantent.

« Euphorique » et « *stone* » sont deux états différents, et je ne pense pas que l'herbe puisse expliquer ce qui

s'est produit dans cette maison. Cependant, je n'ai nulle intention de communiquer mes réserves à Hyde ou au policier du Massachusetts, et les laisse à leur ping-pong sarcastique, alors qu'ils se renvoient leurs piques et leurs prétendus bons mots. Aller-retour. Dieu, que c'est monotone et ennuyeux. En réalité, je souhaite qu'ils me laissent seule. Je voudrais consulter mon Smartphone, tenter de comprendre ce qui m'arrive, qui est à l'origine de cette vidéo et pourquoi. Aller-retour. Les flics refusent de la fermer un peu.

– Et depuis quand t'es devenu un super-expert, hein, Hyde ?

– Je constate juste l'évidence.

– Ouais, avec Amanda Gilbert qui va débouler ? On ferait mieux d'avoir les réponses à tout, même si on nous pose pas de questions. C'est clair qu'elle doit connaître plein de gens super importants, très haut placés, du genre à pouvoir nous filer des aigreurs d'estomac. Les médias vont s'emparer du truc et grouiller partout, s'ils sont pas déjà au courant.

– Je me demande si elle avait une assurance-vie, si maman avait souscrit une police au nom de sa chômeuse de fille, camée de surcroît.

– Parce que tu crois qu'elle a besoin du fric ? Tu sais combien pèse Amanda Gilbert ? Deux cents millions de dollars, d'après Google.

– Moi, c'qui m'chiffonne, c'est que la climatisation ait été éteinte. Pas normal, ça.

– Ouais, comme je le répète. C'est exactement le genre de trucs que font les gens lorsqu'ils sont défoncés. Ils versent du jus d'orange sur leurs céréales du petit déjeuner ou enfilent des bottes de neige pour se rendre sur un court de tennis.

– Le rapport avec des bottes de neige ?

– J'affirme juste que c'est pas la même chose que d'être bourré.